

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	8 fr.	Pour l'Etranger :	10 fr.
Un an. : Six mois. : Six mois. :	4 fr.	10 fr.	5 fr.

Rédaction & Administration : 69, bd de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

La Paix est signée... Mais la Guerre... n'est point terminée

La paix est signée ! nous dit-on, est-ce à dire que nous pouvons espérer que la guerre, l'horrible chose qui coûta tant de sang, tant de peines, tant de ruines, sera à tout jamais bannie de notre planète ?

Est-ce donc, maintenant que les plénipotentiaires vont apposer leur signature au bas du traité de paix, la réconciliation enfin venue entre les peuples ennemis d'hier, le règne de raison chassant celui de la folie, la pire de toutes... la folie sanguinaire, l'âge de la concorde, de l'amour succédant à celui de la haine ? Démontrant ainsi, indubitablement, la marche incessante du progrès, de l'évolution humaine ; comme en des temps déjà fort reculés, l'âge du fer avait succédé à l'âge de la pierre.

Est-ce enfin la félicité, la joie, l'espérance venues et promettant aux humains plus de bonheur, une vie plus saine, meilleure, moins semée d'embûches et plus charitables aux petits et aux humbles ?

Hélas ! non, ce n'est rien de tout cela... Le traité de paix ne changera rien, ou si peu, des rapports entre les hommes ; et si la paix est signée... la guerre, l'horrible chose, n'est point terminée.

Cinq ans de massacre, quinze millions de morts, des millions par nombre infini, des dizaines de milliards de ruines, des centaines de milliards de dépenses n'ont pas suffi à assouvir les haines, à calmer les ambitions des dirigeants, les appétits des capitalistes. On rêve encore de plus grandes extinctions.

Quels seront demain les nouveaux belligérants, les nouveaux adversaires, si passivement tu continues à subir ton sort et à laisser faire les maîtres... Peuple ? Les parts sont ouvertes, qui mise sur le ou les futurs gagnants ?

Quant à nous, d'ores et déjà, nous nous sommes sur le perdant de demain — si tu laisses faire, Peuple ! — car ce sera encore toi, comme aujourd'hui, l'éternel dupé, l'éternelle victime. Toi, le peuple innombrable, le peuple d'ici et d'ailleurs, la masse, la force par conséquent lorsque tu le voudras, lorsque tu comprendras, à l'instar des frères de Russie.

La paix est signée... mais la guerre dure toujours !

Là-bas, à l'Orient, des hommes, nos frères, luttant pour l'instauration d'une nouvelle humanité, où chacun aura meilleure part, plus large place, sont aux prises avec les bandes mercenaires payées par les Alliés. Dans l'Europe Centrale, dans la Pologne, à enfin libre et reconstituée, l'assassinat des Juifs, les pogroms font regretter le régime odieux du tsarisme (« Nos vaillants poils » n'ont-ils pas lutté pour la liberté, la civilisation ?... On s'en aperçoit). Dans les Balkans, l'incendie n'est point éteint, dure et menace de s'étendre encore plus. La Révolution hongroise est menacée. Au nom des peuples à disposer d'eux-mêmes. Vienne sera demain occupée militairement.

Et c'est cela la paix ! Vraiment, on joue par trop avec des mots qui n'ont à l'heure présente aucune signification.

Et si la paix est signée, en tout cas ce n'est pas la paix sociale, puisque partout la révolte gronde, jetant là-bas les autorités à bas, menaçant ici les démocraties qui ne valent pas mieux. La paix est signée... allons donc ! Partout les conflits entre le capital et le travail n'ont jamais été aussi nombreux, à l'état aussi aigu. La misère des uns résultant des charges de la guerre, la richesse, le superflu des autres résultant des privilégiés, augmentés encore des bénéfices de guerre (pour ceux-là la guerre a payé largement, ils n'attendent pas sur la part du poilu) ont créé cette situation troublée, situation qui ne pourra se résoudre par des palliatifs, par des réformes, mais seulement par une transformation profonde, radicale des rapports de maîtres à esclaves, de gouvernements à gouvernés.

La paix est signée, mais « l'état de siège », « la censure », ne sont point encore abolis, preuve que « l'état de guerre »

PACIFISTE

Rétrospectif

C'est un individu suspect à la police...
Donc, il faut enquêter sur ce qu'il pense et dit,
Et puisqu'il veut la paix, l'amour et la justice,
Le surveiller comme un bandit !

On va monter la garde autour de sa demeure
Pour moucharder sa femme et les gens qu'il reçoit,
Et les jours de chagrin, s'il arrive qu'il pleure,
Découvrir à propos de quoi ?

Les lettres qu'il attend seront déchiffrées
Pour voir ce qu'il suggère à la raison d'autrui,
Et l'on falsifiera le sens de ses idées
Pour les retourner contre lui.

On accumulera les pires calomnies,
On prêtera l'oreille à mille absurdités,
Et sans plus de mystère et de cérémonies
On en fera des « vérités »...

On jettera l'insulte au cœur de sa détresse,
En disant qu'il émerge aux fonds de l'étranger,
Et que c'est bien la faute aux gens de son espèce
Si la patrie est en danger.

On lui fera sentir comment la guerre assomme
Les droits les plus sacrés du pauvre citoyen...
Et cet homme expiera le crime d'être un homme
Quand la consigne est d'être un chien !

Eugène BIZEAU.

" J'attends que mon député me renseigne "

L'Humanité en a de bien bonnes. Ses correspondants surtout sont infâmes : a Si Homo n'existe pas, il faudrait l'inventer. »

Et Raoul Evrard donc Il fait la pique au Matin. N'affirmerait pas, l'autre jour, à la suite de l'entrez, avec le ministre, des délégués mineurs, que le travail reprendrait dès le lendemain dans la mine ? Il en était sûr. Mais ces cochons de grévistes l'ont fait mentir.

Aujourd'hui, il a fait mieux. Lisez plutôt ce que je décompose dans sa dépêche du 12 juin :

— « Que pensez-vous des huit heures votées par la Chambre ? » ai-je demandé à un gréviste de Béthune.

— « J'ATTENDS QUE LE CITOVEN CADOT, MON DÉPUTÉ, ME RENSEIGNE, » me répondit-il.

O courant électoral !

Le manant jadis s'en remettait du soin de toutes choses à la Providence. L'électeur, le syndiqué conscient, le gréviste de Béthune, s'en remet pour tout à son député.

— « Que votre volonté soit faite », dit le chrétien à son dieu.

— « Que votre pensée soit la mienne », s'écrie le gréviste de Béthune. Car il se défend même de penser sans Cadot.

Le suffrage universel a fait progresser l'esprit humain...

C'est égal, ce gréviste de Béthune, s'il existe, et je n'oserais en douter — seulement « j'ignore son nom, sa naissance » — ce gréviste de Béthune m'a tout l'air d'un jésus facétue.

Sera-t-il le seul à ignorer en France que c'est chose cruelle de demander à un député un avis sérieusement motivé sur une question intéressant le travail ? Voyons, gréviste mon ami, « il ne faut faire aux députés nullement de peine, même légère. »

Si tu étais Normand, gréviste de Béthune, tu eusses pu répondre à Raoul Evrard, ce citoyen-prophète :

— « J'attends, pour en penser quelque chose, de les voir à l'usage, les huit heures. »

Si tu étais patriote comme Merheim, tu aurais dit : « J'attends avec angoisse, de savoir si la production n'en souffrira pas. »

Mais tu n'es point Normand, ni Merheim. Tu es, d'après Mort-né, « une flèche du poirier poussé par le fumier de la République troisième », autrement dit un électeur.

Par ta réponse, pauvre homme, tu as bien mérité de cette République tui aussi, et ton nom devrait être gravé en lettres d'or dans toutes les matières de France : car, si Cle-

ment, éminemment vicieux : l'électeur ignore penser comme son député, le député n'intéresse pas comme son électeur. Morale : personne qui pense, en régime parlementaire.

La Guerre qui paye

ENTIEREMENT CENSURÉ

REILLON.

LA SITUATION

VENDUS

Nous trouvons dans les « Paroles d'un Révolté » de P. Kropotkin ces pages admirables qui semblent avoir été écrites de nos jours. Nous espérons que nos camarades en feront leur profit.

Désidément nous marchons à grands

pas vers la révolution, vers une commotion qui, éclatant dans un pays, va se propager comme en 1848, dans tous les pays voisins en secouant la société actuelle jusqu'à dans ses entrailles, viendra renouveler les sources de la vie.

Pour confirmer notre idée, nous n'avons qu'à observer le tableau qui s'est déroulé sous nos yeux pendant les vingt dernières années ; nous n'avons qu'à envisager ce qui se passe autour de nous.

Nous constatons alors deux faits prédominants qui se dégagent du fond grisâtre de la toile : le réveil des peuples à côté de la faillite morale, intellectuelle et économique des classes régnantes et les efforts impuissants, agressifs des classes aisées pour empêcher ce réveil.

Oui ! Les classes régnantes ont beau étouffer ces aspirations. Elles ont beau emprisonner les hommes, supprimer les écrits.

L'idée nouvelle pénètre dans les esprits, elle s'empare des cœurs, comme jadis le rêve de terre libre et riche en Orient s'empara des cœurs des serfs lorsqu'ils accourraient dans les rangs des croisés.

L'idée peut sommeiller un moment ; si on l'empêche de se produire à la surface, elle peut minier le sol ; mais ce sera pour reparaire bientôt plus vigoureusement que jamais.

Et puis qu'il y ait des gens à vendre et à acheter parmi les « menteurs » ouvriers, cela est possible ; de suite j'ajoute très rare. Nous eûmes Métivier, acheté par Clemenceau, alors ministre de l'Intérieur. Je n'en connais pas d'autre.

La bourgeoisie, le monde sélect, moral, etc., peut-il en dire autant ? Ce que nous avons vu pendant la guerre, les grands procès, ce que nous voyons maintenant en dit suffisamment long.

Oui, il y a des vendus. Oui, il y a des gens prêts à se vendre, mais ils sont surtout de l'autre côté de la barricade.

Vendus ! Au temps de l'affaire Dreyfus, le Père la Victoire, (n° 1) alors rédacteur à l'Aurore fut pendant 5 ans qualifié de traître, de vendu aux Juifs, aux Allemands, aux Anglais... que sait-on encore à qui ?

Et Zola, dont les restes habitent au Panthéon ! Jamais homme au monde ne fut traité plus bassement !

La calomnie ne prouve rien, sinon l'absence de preuves. Et à ceux qui me disaient, ou qui me disent : Tel individu, ou tel groupe est vendu, je réponds : cela n'a d'importance que pour eux, mais pour vous, pour moi ce qui importe c'est de savoir si ceux qui parlent ou agissent, ont raison ou tort.

L'instituteur qui m'a appris que 2 et 2 font 4 était pavé pour le faire, il avait cependant raison.

L'apôtre de la religion révélée, qui parle (il y en eut) de sa personne pour faire des adeptes répand l'terreur.

Quant aux journalistes, leur procès n'est plus à faire, il sont des domestiques payés pour salir ou embellir qui ou qui leur est désigné.

Bref, le chaos économique et à son comble.

Cependant ce chaos ne peut plus durer longtemps. Le peuple est las de subir ces crises, provoquées par la rapacité des classes régnantes ; il veut vivre en travaillant, et non pas subir des années de misère, assaillies de charité humiliante, pour deux, trois ans de travail exténuant, plus ou moins assuré quelquefois, mais toujours très mal rétribué.

Le travailleur s'aperçoit de l'incapacité des classes gouvernantes : incapacité de comprendre ses aspirations nouvelles ; incapacité de gérer l'industrie ; incapacité d'organiser la production et l'échange.

Le peuple prononcera bientôt la déchéance de la bourgeoisie. Il prendra ses affaires en ses propres mains, dès que le moment se présentera.

Ce moment ne peut pas tarder, à cause même des maux qui rongent l'industrie, et son arrivée sera accélérée par la décomposition des Etats, décomposition galopante qui s'opère de nos jours.

Pierre KROPOTKINE.

Grande Fête de Propagande
au profit de "l'Internationale"

SAMEDI 28 JUIN A 20 HEURES

Salle des fêtes de La Bellevilloise, 23, rue Boyer

Métro : Martin-Nadaud

Programme : Mine Harette, dans les œuvres de Doublier ; Mine Louise Crussol, Mélodie ; Mine Fernande, contralto ; MM. Varier, ténor ; M. Fernand Jack, dans ses œuvres ; Les Clov'nards, Nouveau Cirque et Fred Massardier ; M. Jouanneau, chantant à voix ; M. Mouret, dans ses œuvres ; M. Léon Caput, bariton ; M. Tréon ; M. Teugisard ; M. Robert Guérard, chansonnier révolutionnaire ; Jouteau, dans ses poésies sociales.

GROUPE THÉATRAL DU XV^e

Chœur chanté par le Groupe Artistique de l'Internationale.

Programme obligatoire, 1 fr. 25

Les enfants au-dessous de douze ans ne paient pas.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE
Pierre KROPOTKINE
L'ANARCHIE
SA PHILOSOPHIE ■■■
SON IDEAL
Prix : 1 fr. 30

EN VENTE
a " LA LIBRAIRIE SOCIALE " 69, boulevard de Belleville, PARIS

NOTE DE L'ADMINISTRATION

Les camarades dont l'abonnement se termine au n° 26, sont priés de bien vouloir nous envoyer leur renouvellement.

La paix est signée, mais « l'état de siège », « la censure », ne sont point encore abolis, preuve que « l'état de guerre »

Le Libraire, 1919, N° 24.

Contre le Confusionnisme

Plus de quatre années d'une horrible guerre qui a entraîné le massacre de millions d'hommes et causé des rui-nes incalculables, ont créé une situation que de nombreux militants esti-ment révolutionnaire.

En effet, devant l'importance des pro-blèmes à résoudre, de la désorganisa-tion économique, des charges appellees à retomber inévitablement sur la classe ouvrière, des transformations à opé-rer pour faire face à de nouvelles con-ditions d'existence, de l'attitude du parti socialiste, du syndicalisme et des anarchistes pendant la guerre, des révolu-tions qui sont en cours et qui fixent notre attention, la plupart des militaires révolutionnaires sentent le besoin de s'arracher à l'ambiance dé-moralisante que nous offre l'aspect des partis d'avant-garde et de se regrouper pour se préparer aux luttes futures.

C'est que nous entrons dans une pé-riode qui peut être fertile en événements qu'il serait utile d'exploiter.

Bien sûr, les gouvernements seront obli-gés de mettre le pays en face de sa vé-ritable situation financière. On nous parle de plus de 20 milliards de dépenses annuelles. Si jusqu'ici, l'on a ber-né le peuple avec l'indemnité que nous devions arracher au vaincu pour couvrir les frais de la guerre, on commen-ce à lui faire entrevoir que, celui-ci étant dans l'impossibilité d'en supporter le fardeau, il faudra que nous comptions sur nous-mêmes pour rétablir une si-tuation particulièrement embarrassée.

Par quels moyens compte-t-on faire rentrer ces sommes fabuleuses dans les caisses de l'Etat ? Il est sur qui retombera, en définitif, ces charges que de-va supporter le pays épuisé ?

Pour les gouvernements la réponse est facile. Ce sera sur les contribuables.

Pour les représentants officiels de la classe ouvrière le remède à la crise que nous traversons ne peut être obte-nue que par la surproduction, système Taylor, sans doute, qu'ils définissent par : le maximum de rendement dans le minimum de temps, système très élastique.

Certes, autant qu'eux nous sommes partisans d'une organisation nouvelle du travail, mais à une condition, c'est qu'elle puisse profiter à tous, tandis que dans la situation actuelle la prin-cipale bénéficiaire serait la classe bour-geoise qui trouverait par ces moyens l'occasion de rétablir sa position forte-ment ébranlée.

De là à la collaboration de classes, il n'y avait qu'un pas qui a été vite franchi à la grande joie des gouver-nants et de la presse, qui a chanté les louanges des travailleurs enfin re-vus à une meilleure compréhension de leurs intérêts.

Hélas ! toute médaille a son revers,

cette politique qui plait à beaucoup parce qu'elle dispense de réfléchir et surtout de prendre des responsabilités, a trouvé dans cette même classe ouvrière des adversaires qui ont dénoncé le péril de cette politique de dupes.

C'est qu'ils savent que l'entente est impossible entre exploités et exploi-teurs, que les mesures prises pour con-jurer la crise relâcheraient complètement sur les travailleurs, que les quel-ques réformes que l'on veut leur pro-poser ne sont qu'une manœuvre des-tinée à maintenir l'esclavage économique, que la situation ne peut s'amélio-rer que par des transformations que la classe au pouvoir ne peut et ne veut entreprendre, que jamais situ-ation n'a offert autant de chance de bou-leversement social, que la classe ouvrière étant majeure doit prendre pos-session des instruments de production pour en répartir les produits d'une ma-nière plus rationnelle. Il y a de plus l'influence des événements qui se dé-roulent en Russie qui ont mis l'espérance au cœur des plus misérables et qui créent des ferment de révolte.

Mais ces militants savent aussi que malgré les preuves de vérité que nous donne la vieille société bourgeoise, il faudra l'aider à mourir, car elle peut tenir encore longtemps en vertu de la vitesse acquise et des intérêts qu'elle re-présente qui lui procureront d'acharnés défenseurs.

Et puis, au lendemain de la Révolu-tion, il faudra reconstruire et pour cette besogne il est nécessaire de jeter, avant l'assaut, les bases, les cadres de la société du demain.

Ils estiment qu'une action coordon-née et active devra être déployée pour obtenir ces révoltes. C'est pourquoi est né le besoin d'une puissante organisa-tion qui s'étendrait sur tout le pays et qui formerait les éléments destinés à remplacer les rouages de l'organisa-tion actuelle.

Jusqu'à ces dernières années on avait bien songé que la C. G. T. serait le moyen qui servirait à opérer cette transformation, mais la guerre a mon-tré qu'elle avait failli au but que se sé-taient proposés ses fondateurs, qui voyaient dans les syndicats les cellules de la société à venir.

Quant au parti socialiste inutile d'en pauser, son rôle étant purement parlementaire et les réformes qu'il peut ré-claimer n'étant que des palliatifs, qui sous prétexte de soulager les travail-leurs, viendraient au secours du capi-talisme aux abois.

Il restait donc les anarchistes, mais eux-ci ne furent pas indemnes du trouble apporté dans les esprits par la guerre et si le gros des compagnons resta fidèle à l'idéal anarchiste, ils sont encore trop peu nombreux et surtout trop inorganisés pour prendre la place qui leur revient.

De toutes ces causes, l'idée est venue aux militants, trop peu nombreux pour agir efficacement dans leurs par-tis respectifs, d'une alliance où se ren-contraient les éléments des partis d'avant-garde qui s'uniraient sur un pro-gramme commun.

L'appel lancé par le gouvernement des Soviets de Russie pour la constitu-tion de la 3^e Internationale a été l'oc-cession qui a servi à fonder cette orga-

Tribune Féminine

La Révolution et les mœurs

IV. — Le charme du logis...

nisation que j'appellerai, le parti des bonnes volontés, mais qu'il est permis de considérer comme devant apporter une dangereuse confusion dans les idées.

Je sais que le nouveau parti renfermera les militaires les plus actifs, les plus sincères des organisations révo-lutionnaires ; qu'il y a des points de contact entre eux, dont les principaux sont : leurs désirs d'une transforma-tion sociale et la suppression de la pro-priété individuelle. Mais ces traits d'union sont-ils suffisants pour con-tracter une alliance ?

Si je pense qu'il est possible à tous ces éléments si disparates de s'associer dans certaines conditions déterminées et pour une action de courte durée, je crois en revanche impossible à ces camarades de s'entendre sur un programme commun.

Car n'oublions pas que pour agir effi-cacement, il est nécessaire d'être uni par des conceptions, des principes identiques, et tel n'est pas le cas ici.

Je dédie même les socialistes et les anarchistes d'élaborer un programme où se trouveraient respectées les con-ceptions de chaque parti. Ce serait vouloir concilier les incompatibles.

Car ou le programme sera à base au-toritaire et étatiste, et alors quelle sera la situation des contemplateurs de l'Etat et de son fidèle gardien, l'autori-té ? Ou ce sera le communisme anti-autoritaire qui dominerait et dans ce cas que deviendraient les principes étatistes et autoritaires des socialistes ?

Le souvenir de l'hérésie et durant la guerre l'exemple du « Comité pour la reprise des relations internationales » sont encore trop présents à notre mémoire pour espérer ce rapprochement entre militants qui son séparés par autre chose que des « questions de chapelles ».

Est-ce que les camarades qui avaient formé ce comité ne venaient pas de tous les horizons politiques ? J'entends de gauche. N'avaient-ils pas décidé de faire abstraction des principes qui les sé-paient pour s'entendre et lutter par des logements confortables — ?

Populo, lui, s'en préoccupera, et pour cause.

Frottez-vous les mains, les copaines archi-tectes : c'est alors que vous aurez du pain sur la planche !

Je vous laisse la parole pour ce qui est de style de la maison future : à chacun son métier.

Permettez-moi seulement, soucieuse des mœurs de l'avenir, de vous suggérer ce qui suit : le besoin de liberté s'affirme de plus en plus chez les individus comme dans les masses.

Tacite, qui a une demeure contre Néron (pa-trice), il hait le tyran qui dépouille les nobles et partage leur or avec le peuple) nous dit pas si l'empereur, parallèlement à l'exécution capitale et en bloc des taudis, se soucia de les remplacer par des logements confortables — ?

Populo, lui, s'en préoccupera, et pour cause.

Permettez-moi seulement, soucieuse des mœurs de l'avenir, de vous suggérer ce qui suit : le besoin de liberté s'affirme de plus en plus chez les individus comme dans les masses.

Réservez donc pour les collectivistes les caravansérais modernes, à nombreux éta-ges, à plus nombreux appartements, tous pa-reils, où les salles à manger se superposent, où les cuisines et les W.-C. coincident exacte-ment de l'entresol au sixième.

Les libertés n'en voudront rien savoir ; j'en sais qui aimeront mieux une hutte au fond des bois !

Pour la communauté libertaire, ce qu'il vous faudra, au préalable, c'est vous fredon-ner la ronde enfantine :

« Chacun sa maison »

« Selon sa façon. »

Que de types en perspective, depuis le gîte du solitaire jusqu'à la maison du grou-pé d'amis — la famille nouvelle, — sans parler de la maisonnette où l'on pense, à deux, recommencer le monde !

Que de variété, de fantaisie, de grâce !

Préparez vos plans, architectes. Mais sur-tout ne craignez pas de faire grand, de faire haut, de faire large. La place ni la matière sont au contraire de l'objet je m'en fous-tout, il s'amincit. L'appât du gain est pour quelque chose dans bien des cas, dans cette abdication, cette dé-chance individuelle.

Encore une fois, ne nous occupons pas de ce que ce bonhomme pensait ou pensait pas.

Objectivement a-t-il dit vrai ? Ceci seulement nous intéresse.

J'ai déjà répondu à cette question en écrivant que Bethmann avait établi une vérité historique. En voici des preuves.

« Rien n'a jamais été fait plus com-plètement en défis de conventions de ce qu'on appelle le droit international.

Nous considérons que c'était judi-cieux, nécessaire et profitable ; nous

avions la force de le faire ; par consé-quent nous le fîmes. En avons-nous honte ? Non, nous en sommes fiers. Et comme cela doit paraître d'une dégoûtante hypocrisie aux autres nations de ce qu'on entendre discuter sur le droit inter-national ! (Murray Stewart, com-mandant, écrivain militaire anglais. Apropos rétrospective de la saisie de la flotte danoise en 1807.)

« C'est au panier à papier européen que tombent finalement tous les trai-tés... C'en qui voudraient que l'on res-pécit les traités sont des gens dange-reux... Espérons qu'on n'en verra plus. » (Méne Murray)

N'oublions pas qu'à la guerre il n'y a pas de loi internationale et que la richesse non protégée sera saisie pour tout. » (Référée 14 novembre 1909)

C'est comme cela : les riches, qui généralement se haissent entre frères et sœurs à cause de l'héritage, vivent en apparence en meilleur accord ; pourquoi ?

Chacun d'eux a son appartement, où nul ne gêne, où il se fait même monter son repas, si une bouteille éloigne des siens ; que de scènes ainsi évitées !

Le jour où nous aurons, travailleurs, des commodes identiques alors pour nous également, la vie de famille, la vie en commun deviendra supportable.

Dans cette chambre personnelle, nous pourrons aussi recevoir nos amis particu-liers, au lieu de les traîner au café.

Sans consulter nos commensaux — cette pièce étant bien à nous — nous pourrons poser à notre guise ; ainsi nous nous y plairons ; partant, nous y resterons plus vol-oniers. Si la compagnie est agréable, elle laisse parfois, et par contraste, la solitude n'est pas chère.

Elle est, de plus, très profitable, la soli-tude.

En effet, sauf pour les très fortes indi-vidualités, la vie en commun crée un fonds commun de pensées et de sentiments. A la longue, elle finit par établir un niveau com-mun.

C'est pour cela qu'au lieu d'employer un temps précieux dans des discussions byzantines, nous devons travailler à dé-velopper la Fédération anarchiste qui devrait étendre ses ramifications sur tous les points du territoire, dont les groupements, tout en conservant l'unité et la puissance qui lui revient.

C'est pour cela qu'au lieu d'employer un temps précieux dans des discussions byzantines, nous devons travailler à dé-velopper la Fédération anarchiste qui devrait étendre ses ramifications sur tous les points du territoire, dont les groupements, tout en conservant l'unité et la puissance qui lui revient.

Malgré l'estime et la sympathie que j'ai pour certains militants socialistes et syndicalistes, je ne me sens pas le courage de tenir une nouvelle expé-rience où comme toujours les plus avancés seraient obligés de rognier les parties les plus capitales de leur pro-gramme. Je ne me vois pas aujourd'hui cesser d'ouvrir avec Loriot, Saumonneau et Dommain dans l'obligation de prendre nettement position contre eux dans les élections.

Quelle force aurions-nous aux yeux de la foule qui nous verrait nous com-battre avec tant d'acharnement ?

Que chacun travaille, agisse dans l'organisation qu'il croit devoir être la meilleure. Mais pour moi, adversaire irréductible du pouvoir despote de l'Etat, je ne saurais m'associer avec ses défenseurs.

Les circonstances pourront nous rap-

La Révolution et les mœurs

IV. — Le charme du logis...

nous : chacun sent et pense de même ; C'est la mort de la personnalité.

Il est donc indispensable, pour la valeur propre de l'être humain, qu'il puisse se dé-prendre de la collectivité, se ressaisir, être lui-même. Il a besoin de se retrouver dans la solitude. C'est ce qu'exprimait avec ou-trance un ancien :

« Je n'ai jamais été parmi les hommes, dit-il, que je n'en sois revenu moins hom-me. »

Or, aujourd'hui, que voyons-nous ? Après

le travail en commun, la promiscuité con-tinue, la famille ouvrière.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

Le prolétariat n'est jamais seul ; jamais en tête-à-tête avec lui-même.

